

AVANT QUE J'OUBLIE...

Volume 3, numéro 8 - octobre 2011

Ce mois-ci dans *Avant que j'oublie*, il est question de Saint-Albert où l'on replonge dans des souvenirs. Éloi présente deux histoires, une sur Christine Lacombe, la sœur du père Albert Lacombe, et l'autre sur Rémi Beauvais, l'un des pionniers de Pincher Creek. Finalement, une immigrante de l'île Maurice nous raconte son aventure! Bonne lecture à tous!

La colline historique de Saint-Albert

La colline de la Mission de Saint-Albert a toujours suscité en moi un intérêt particulier. Dans la vieille salle paroissiale de Morinville incendiée dans les années 40, on avait comme rideau de théâtre une toile roulante sur laquelle était peint un tableau de la Vallée de l'Esturgeon et au sommet de l'un de ses versants la Chapelle du père Lacombe.

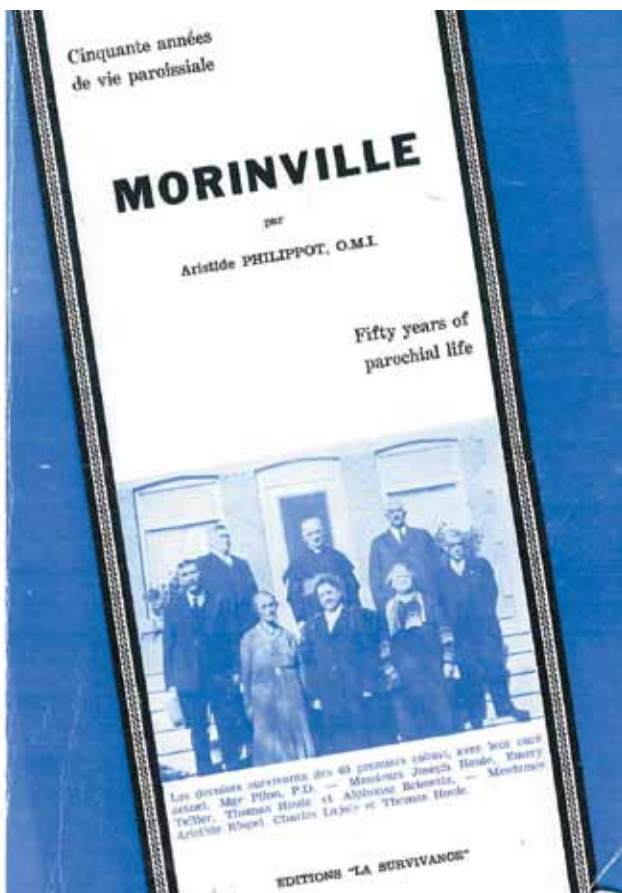
Ce tableau, je le voyais aux pièces de théâtre du Cercle dramatique de Saint-Jean-Baptiste de Morinville. À la fin de chaque acte, je regardais avec fascination le déroulement de ce tableau et je m'interrogeais : « Pourquoi ce tableau à Morinville? »



Le tableau peint sur la toile roulante qui servait de rideau de théâtre.

Ma question fut plus ou moins élucidée en lisant un bouquin publié à l'occasion du cinquantenaire (1891-1941) de Morinville. Dans ce livre, l'auteur, le père Aristide Philippot, O.M.I., décrit l'arrivée à Saint-Albert de cette première caravane de « 12 wagons »¹ qui allait coloniser la région du grand Brûlé autour du lac des Oeufs (lac Manawan) située dans l'arrondissement de Morinville.

En commandant ce tableau, ces premiers colons, parmi lesquels figurait mon arrière-grand-père maternel Dieudonné Tellier, voulaient



Le livre *Morinville* écrit par le père Aristide Philippot, O.M.I.

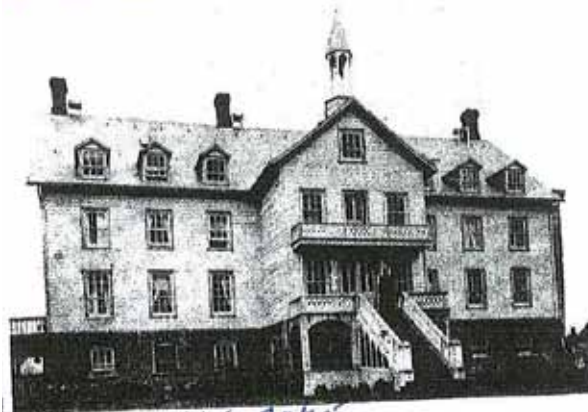


La salle paroissiale où était le théâtre.

commémorer l'accueil retentissant qu'ils avaient éprouvé en arrivant à la Vallée de l'Esturgeon au printemps de 1891.

Le père Philippot raconte :

« L'arrivée à St-Albert. Quelles émotions donc, dans tous les cœurs, lorsque le jeudi, 2 avril, à la tombée du jour, par un temps frais mais beau, la caravane parvint à la vallée de la rivière Esturgeon et vit, sur la colline opposée,



L'évêché.

la cathédrale, l'évêché, le couvent des Sœurs Grises, en un mot, toute la Mission de St-Albert, et une foule en mouvement devant la cathédrale. Au même instant, les cloches se mirent à sonner à toute volée, comme aux plus grandes fêtes. »²

Ces cloches fondues et baptisées en France, dont la première est arrivée à Saint-Albert en 1874 et les deux autres en 1887, un don d'un ami de Mgr Grandin, l'Abbé M. Biron, ne sonnaient pas le glas de la langue française dans les Territoires du Nord-Ouest. Aux oreilles de Mgr Grandin, ce Français et ses missionnaires français, les battants de ces trois cloches chantaient en unisson des paroles de la Marseillaise : « Allons enfants de la... »

« C'était fête, en effet, puisque l'Église de l'Alberta s'enrichissait de nouveaux enfants, précurseurs de beaucoup d'autres. C'était fête pour toutes les familles canadiennes-françaises qui voyaient arriver des compatriotes. C'était fête surtout pour le saint Évêque, Mgr Grandin, dont un des rêves les plus chers se réalisait. »³

En 1887 Mgr Grandin confiait à ses ouailles ses inquiétudes :

« L'immigration nombreuse qui nous vient chaque année depuis notre annexion au Canada se compose surtout de protestants ou de gens indifférents. Bien que beaucoup plus nombreux qu'autrefois, nous ne sommes plus la majorité et



La cathédrale.

à moins qu'un courant d'émigration catholique ne se dirige dans notre Nord-Ouest, nous ne formerons plus qu'un petit point imperceptible, qu'on s'efforcera, qu'on s'efforce déjà d'effacer et de faire disparaître tout à fait. »⁴

De 1891 à 1898, de ce premier groupe de colons, l'Abbé Jean-Baptiste Morin, le prêtre colonisateur de Mgr Grandin, y amena « 620 familles »⁵ qui peuplèrent les environs d'Edmonton, Saint-Albert, Morinville, Beaumont, Lamoureux, Villeneuve, Rivière Qui Barre et Vegreville.

En cette année du 150^e anniversaire de Saint-Albert, rappelons-nous le rôle indispensable que la Mission de Saint-Albert joua dans l'établissement de centres francophones dans les Territoires du Nord-Ouest, aujourd'hui le centre de l'Alberta et sa capitale Edmonton. C'est sur la colline historique de Saint-Albert que les familles pionnières de la première heure s'hébergeaient en attendant que les chefs de famille choisissent leurs « homestead » et construisent un abri pour leurs familles.

Rendons hommage à ces pères et frères Oblats et ces Sœurs Grises de l'époque qui ont pourvu aux besoins initiaux de ces premiers colons afin qu'ils réussissent. Ils ont réussi et, aujourd'hui, beaucoup de leurs descendants sont actifs dans la francophonie albertaine.

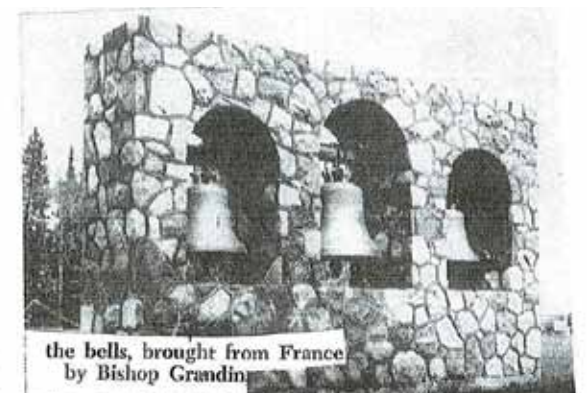
Par Daniel Eugène Cournoyer,
citoyen de Saint-Albert

¹ *Glanuriers du Edmonton Bulletin*, Vol. 1, 1890-1907, Éloi DeGrâce, p.305.

^{2 et 3} *Morinville par Aristide Phillipot, O.M.I.*, Éditions La Survivance, 1941, p.23.

⁴ *Journal d'un missionnaire colonisateur 1890-1897*, Édité par Alice Trottier, f.j. 1984 p. XV.

⁵ *D'année en année de 1659 à 2000*, France Levasseur-Ouimet Ph.D, p.75.



Les trois cloches données.



VOICI LES RÉCITS D'ÉLOI

Il était une fois...

Christine Lacombe

Le père Albert Lacombe, O.M.I., figure légendaire de notre histoire, avait une sœur en Alberta. Elle s'appelait Christine. C'était la plus jeune de la famille du père Lacombe. En 1870, elle était encore à Saint-Sulpice, à la maison avec sa mère quand celle-ci a décidé de se retirer dans une maison de retraite dirigée par les Sœurs de la Providence. À l'été, le père Lacombe était allé rendre visite à sa mère et il a convaincu Christine de venir dans l'Ouest pour prêter main-forte aux missions.

Elle est arrivée à Saint-Paul-des-Cris en octobre 1870 et a demeuré chez une dame pour s'acclimater au pays. En 1871, Christine est déménagée au lac Sainte-Anne pour enseigner. La chronique de cette année-là, écrite dans le registre même de la paroisse, nous dit que c'est à Christine que nous devons la fondation de l'école primaire de l'endroit. Le chroniqueur a écrit : « Cette jeune institutrice montre un zèle à toute épreuve pour enseigner ces pauvres petits Métis. »

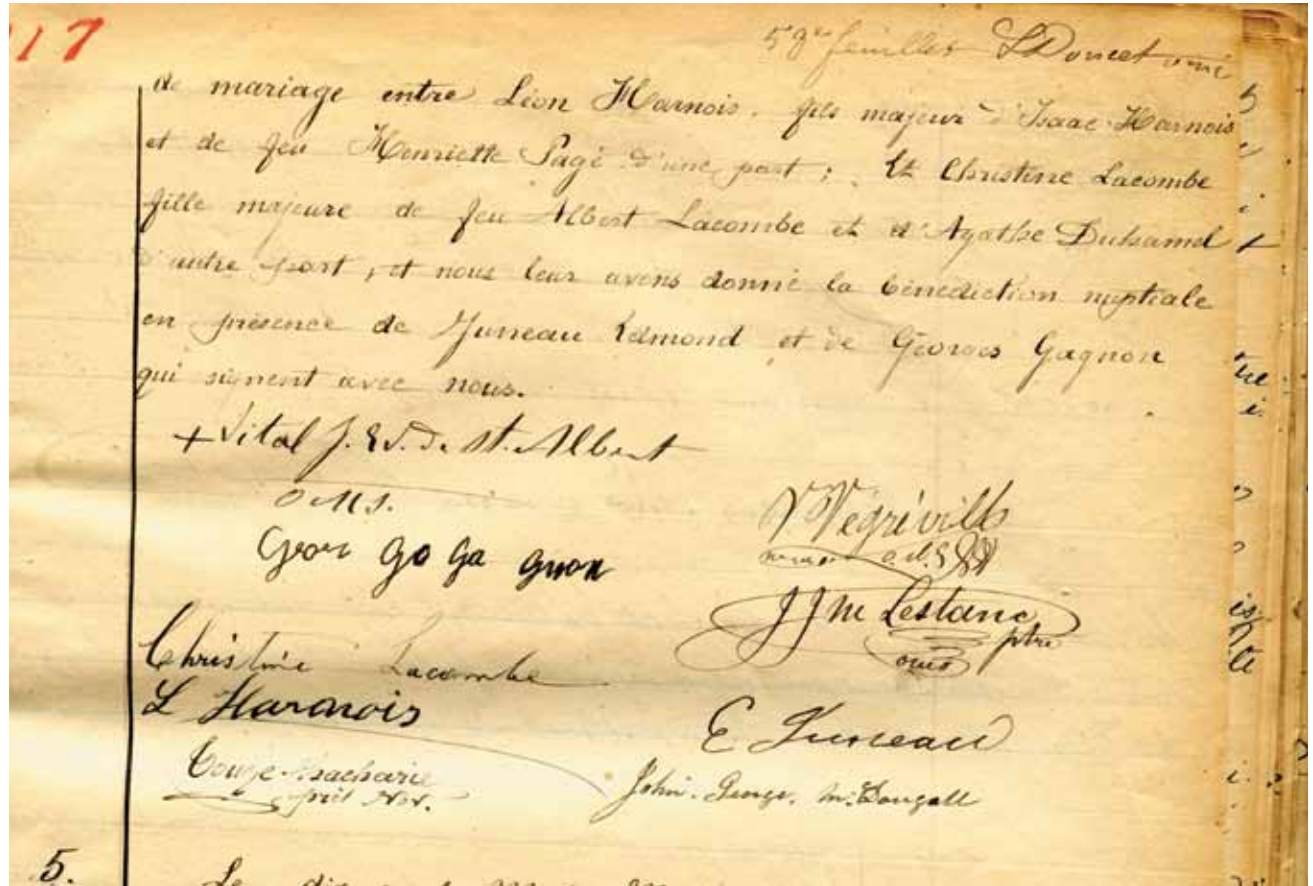
C'est en 1873 que Léon Harnois, un commerçant de fourrures, le futur mari de Christine, est arrivé dans la région de Saint-Albert avec quatre compagnons. Le 13 juin 1876, l'évêque de Saint-Albert, Mgr Vital Grandin, bénissait le mariage de Léon Harnois et de Christine Lacombe.

Des biographes du père Lacombe ont écrit que ce dernier n'était pas très en faveur de cette union, mais après avoir revu le couple quelques années après leur mariage, il se serait fait à l'idée que Christine et Léon faisaient un bon couple. C'est d'ailleurs Mgr Grandin qui baptisa leur premier enfant, le 17 avril 1877 : Albert Vital Joseph.

Au fil des ans, la famille de Christine et Léon s'est agrandie avec l'arrivée de cinq enfants : Albert Vital Joseph (1877), Marie Louise (1878), Anastasie Amabilis (1880), Marie Joséphine Germaine (1882) et Léon Hilarion (1884).

Que ce soit au lac Sainte-Anne ou à Saint-Albert, nous voyons Christine être marraine pour des enfants ou témoin à des mariages. Quant à son mari, son métier l'a amené à se déplacer un peu. Il s'intéressait aussi aux affaires du conseil scolaire et aux activités de la Société Saint-Jean-Baptiste de Saint-Albert.

En 1910, le Pincher Creek Echo raconta qu'un résident de Pincher Creek avait rencontré Léon



Un extrait de l'acte de mariage de Christine Lacombe et de Léon Harnois. Registre de la paroisse de Saint-Albert.

Harnois à Saint-Albert. Léon racontait que lui et des amis étaient allés prospecter pour de l'or dans la région 40 ans auparavant. En voulant traverser un ruisseau, l'un des membres du groupe a perdu sa paire de pinces (pincher en anglais) dans le ruisseau. Il n'en fallait pas plus pour que le ruisseau reçoive le nom de Pincher Creek.

En 1885, une épidémie de diphtérie éclata dans la jeune colonie. Il y eut plusieurs victimes et l'une des familles les plus éprouvées fut celle de Christine et Léon.

À la fin d'avril, leurs cinq enfants sont décédés en une semaine. Comme l'écrivait plus tard un journaliste de L'Étoile de Saint-Albert : « la famille Harnois passa par la plus terrible épreuve qu'un père et une mère de famille puissent rencontrer ici-bas ».

Dans les années qui suivirent, Christine mit au monde trois autres enfants : Joseph Albert Stanislas (1886), Joseph Antonio (1898) et Joseph Camille (1891). Joseph Albert et Joseph Camille sont tous deux décédés avant leur mère; Joseph Camille est décédé en 1893 et Joseph Albert Stanislas en 1919.

Des huit enfants de Léon et de Christine, seul Joseph Antonio survécut. Quand il épousa Elizabeth Prince le 28 janvier 1913, il était le « populaire » propriétaire du Royal Hotel de Saint-Albert. La cérémonie, présidée par le père Michel Méreer, se déroula à la cathédrale de Saint-Albert. L'acte du mariage que nous retrouvons dans le registre de la paroisse montre que plusieurs parents ont signé avec les mariés.

Léon Harnois est décédé le 24 janvier 1914 et Christine Lacombe le 24 mars 1920 à l'âge de 73 ans.

Par Éloi DeGrâce, archiviste

Il y a déjà 25 ans, en 1986 :

« Le 6 octobre, le premier procès en français à la Cour du Banc de la Reine de l'Alberta aura lieu. Autant le juge que les avocats devront comprendre le français et être assez à l'aise avec la langue pour s'exprimer. »

Source : le livre de France Levasseur-Ouimet, D'année en année de 1659 à 2000, p. 368.

1911 Vegreville

« Le 4 octobre, bénédiction et inauguration de l'Hôpital général de Vegreville. »

Source : D'année en année : de 1659 à 2000 : une présentation synchrone des événements historiques franco-albertains / France Levasseur-Ouimet Ph.D, page 144

Concours « Qui suis-je? »

En quelle année Christine Lacombe et Léon Harnois se sont-ils mariés?

Faites-nous parvenir votre réponse, par la poste ou par courriel, avant le 30 novembre 2011 et courez la chance de gagner le livre *Les francophones de l'Alberta*.

Par courriel : avantquejoublie@acfa.ab.ca

Par la poste :

ACFA - A/s Concours - Avant que j'oublie
8627, rue Marie-Anne-Gaboury (91^e Rue)
Bureau 303
Edmonton (AB) T6C 3N1





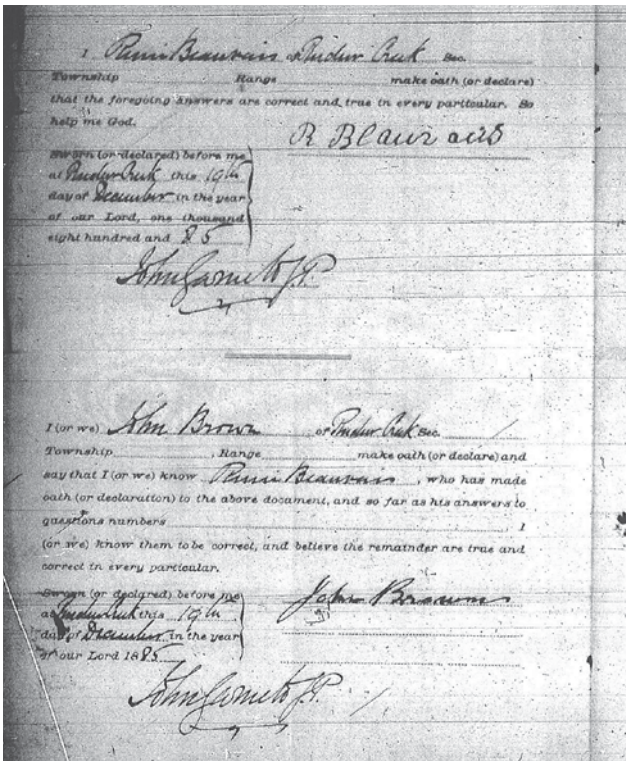
VOICI LES RÉCITS D'ÉLOI

Il était une fois...

Rémi Beauvais

Pincher Creek détient une place spéciale dans l'histoire franco-albertaine puisque les familles fondatrices de l'endroit étaient pour ainsi dire toutes d'expression française. Il y avait des familles originaires du Québec, comme les Lebel, Hébert, Legrandeur, Beauvais et Fortier. Quelques-unes d'entre elles étaient arrivées par l'état de l'Oregon où elles avaient émigré un peu plus tôt. Plusieurs familles, comme les Levasseur, Cyr, Goudreau et Thériault sont venues du Nouveau-Brunswick. Mentionnons, en passant, que c'est en 1908, à Pincher Creek, qu'a commencé l'histoire du Campus Saint-Jean.

Rémi Beauvais est l'un des pionniers de Pincher Creek. Il est né à Laprairie, au Québec, le 30



Un document signé par de Rémi Beauvais.

septembre 1825. On ne sait pas pour quelle raison il était allé en Oregon, mais une ruée vers l'or pourrait expliquer son déplacement vers l'Ouest américain. C'est de là qu'il est arrivé à Pincher Creek en 1882 avec sa femme, Marie Ducharme, et leurs six enfants. Quand il a fait sa demande pour obtenir un « homestead », Rémi a déclaré être un agriculteur et un éleveur de bétail. Le père de Marie accompagnait la famille; celui-ci vécut jusqu'à l'âge de 103 ans et il fut enterré sur la propriété familiale vu qu'il n'y avait pas encore de cimetière à Pincher Creek.

En décembre 1885, en faisant sa requête pour un « homestead », Rémi a déclaré avoir une maison faite en billots de 50 x 20 pieds valant 250 \$ de même qu'une étable, une forge et un poulailler valant en tout 250 \$

M. Lacombe et Charles Normandy, des connaissances de Rémi, lui emmenèrent de l'Oregon du bétail et des chevaux. Quelques-uns de ces chevaux étaient de bons coursiers comme le fameux « Oceau ». Très tôt, Rémi s'intéressa à l'éducation des enfants et il fut l'un des principaux initiateurs de l'école de la région. Il s'intéressait également au développement de la paroisse catholique de Pincher Creek. En juin 1895, à une réunion qui avait eu lieu chez lui, il avait été élu vice-président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Pincher Creek.

Quelques mois avant de mourir, Rémi avait fait son testament dans lequel il laissait la somme de 100 \$ à la paroisse de Pincher Creek pour faire dire des messes pour lui et sa femme à leur décès. Ses fils Franklin et Rémi héritèrent et se partagèrent la majeure partie de ses biens à condition qu'ils prennent soin de leur mère

de son vivant. Rémi Beauvais est décédé le 9 septembre 1899. Dans son avis de décès paru dans le MacLeod Gazette, on apprend qu'il « était devenu un des fermiers-ranchers les plus prospères du district, étant bien connu particulièrement pour les chevaux de classe qu'il élevait. »

À son arrivée au Canada, Rémi s'établit près d'un ruisseau et d'un petit lac qui portent aujourd'hui son nom : le ruisseau Beauvais et le lac Beauvais. C'est aussi le site du Beauvais Lake Provincial Park.

Par Éloi DeGrâce, archiviste

Les mariages de Sophie Pelletier, George Levasseur, et de Clina Pelletier à Dolphis Cyr, furent célébrés le même jour. Les nouveaux mariés quittèrent St-Basile, N.B., le 6 avril 1884, se rendirent en voiture jusqu'à la Rivière du Loup, P. Q.

1881—Pete Provost arriva de Montréal par le Montana. Il eut une ferme vers le nord-ouest du village, laquelle fut vendue à Mr. Morden. M. Chamberlain, originaire de Montréal vint par Seattle. Il était maçon de métier; il bâtit la première maison en briques à Pincher Creek. Cette brique fut cuite sur la ferme de Levasseur. Madame Chamberlain fut capitaine des gardes en 1885 par précaution contre le soulèvement des Indiens. M. Lacombe, un Montréalais, vint ici de l'Oregon, avec Chas. Normandy: tous deux étaient «cowboys». Ils prirent des concessions à 4 milles à l'est du village. Ces terrains furent vendus à Rodpath, Lacombe et Normandy amenèrent des chevaux de prix (d'aucuns étaient des chevaux de courses) et du bétail pour Rémi Beauvais. À cette époque arriva Rémi Beauvais, avec sa famille. Il avait avec lui son beau-père, M. Ducharme, lequel mourut plus tard âgé de 103 ans. Il fut enterré sur la propriété de Beauvais, en un lot réservé, car il n'y avait pas encore de cimetière attiré dans le village. M. Beauvais avait amené aussi des moutons. Il se livra au fermage à MacLeod.

et ensuite par train à Montréal; puis vers l'ouest, par St-Paul, Minn., Winnipeg et Calgary. Calgary était alors le terminus de la voie ferrée. De Calgary à MacLeod le trajet se fit en démocrates. Tout le voyage avait requis vingt, et un jour, du départ à l'arrivée. Deux ans plus tard, en 1886, George Levasseur vendit ses intérêts dans l'écurie et la remis à T. H. Steadman, son beau frère, et il vint s'établir à Pincher Creek. Lui et son frère Frank y avaient pris des concessions à deux milles à l'est du village. George se bâtit sur sa terre une bonne maison. George et Frank Levasseur furent les premiers à essayer l'irrigation sur leurs terres. Le canal servit de longues années, et aida à la production de magnifiques récoltes. Mais vers 1899-1900 des inondations détruisirent le système d'irrigation: c'en fut la fin. Plus tard George Levasseur devint hôtelier à Fernie; il y mourut en 1902. Frank Levasseur fut un fameux «freighter». Il endura de nombreux bilzards dans ses voyages. Il épousa une institutrice, Mrs. Gallaker, qui enseigna dans l'école catholique mixte.

Extrait d'un article sur l'histoire de Pincher Creek paru dans La Survivance du 8 mars 1939. L'article fait mention de l'arrivée de Rémi Beauvais dans la région.

L'EMPREINTE FRANCOPHONE: une épopée du fait français en Alberta

Accueillez
l'exposition
itinérante
«L'empreinte
francophone :
une épopée du fait
français en Alberta»
dans VOTRE
région!



15 panneaux sur l'histoire de la francophonie albertaine, accompagnés d'un guide pédagogique.



COMMUNIQUEZ AVEC L'ACFA 780-466-1680 info@accentalberta.ca

De bonnes études pour nos enfants

Venue de l'île Maurice, dans l'océan Indien, Marie Soochit est arrivée à Edmonton accompagnée d'une vocation : être au service de ceux qui en ont le plus besoin, comme les autistes. Épouse et mère de famille, travailleuse acharnée, elle a immigré au Canada avec toute sa famille pour offrir une plus grande chance de réussite à ses enfants. Marie et son époux Anand croient avoir fait le bon choix. Au début, les choses semblaient difficiles pour la famille Soochit, partagée entre la joie de découvrir la neige et la dure réalité du climat qui va avec. Mais aujourd'hui, la vie semble avoir pris une nouvelle tournure qui, pour eux, signifie une intégration mieux réussie.

Je me nomme Marie Soochit et je suis originaire de l'île Maurice, située au sud de Madagascar dans l'océan Indien. C'est sur cette magnifique et inoubliable île que je suis venue au monde et où vivent encore, heureusement, mes chers parents. Je rentre d'ailleurs d'un séjour de quelques jours là-bas pour les revoir et j'ai constaté beaucoup de changements.

J'y ai vécu durant 40 ans avant de me retrouver ici à Edmonton, où je vis et travaille entourée de mon mari et de mes quatre garçons. Ils sont tous étudiants à l'université et l'aîné vient d'obtenir son diplôme en sciences biomédicales. Il compte poursuivre ses études en médecine à partir de la session prochaine.

Après mes études secondaires dans mon pays, je me suis orientée vers le travail social. Je m'occupais de femmes victimes de violences conjugales et d'abus sociaux de toutes catégories au sein du ministère de la Femme et de l'Enfance.

J'étais également responsable d'un groupement de femmes analphabètes afin de leur apprendre à se prendre en charge et à devenir le plus autonomes possible. J'ai travaillé dans ce département ministériel de 1987 à 2004, année où nous sommes venus ici. J'ai énormément appris et acquis beaucoup d'expérience.

Ce qui nous a fait émigrer, c'est le souci d'offrir à nos enfants qui grandissaient un meilleur environnement d'études où ils pourraient mieux s'épanouir et tirer profit à plein de leurs capacités. C'est ainsi que nous avons postulé à la fois pour l'Australie et le Canada. Nous avons été

sélectionnés par les deux pays et nous sommes finalement venus ici en février 2005. Parce que mon fils voulait étudier à l'université de l'Alberta, nous nous sommes installés à Edmonton.

Découvrir la neige

Autant nous étions très excités de découvrir la neige, autant nous étions mal équipés pour affronter le terrible froid de l'hiver. Il était inimaginable pour nous! Comme si ce n'était pas assez, je me suis fracturé le bras en tombant. C'était terrible! En plus, tout était différent : la nourriture, les moyens de transport... même notre anglais, pourtant britannique. Ce sont des choses auxquelles nous nous sommes habitués petit à petit.

Fort heureusement, nous avons apporté de l'argent pour faire face à certains de nos besoins. Notre appartement était payé pour un an. De ce côté, nous étions plus tranquilles, même si nous étions à l'étroit par rapport à la grande maison où nous vivions chez nous à Maurice. Le changement était quasi radical. Surtout pour moi, car, n'ayant plus de domestiques, je devais tout faire.

Il m'arrivait parfois de pleurer. Surtout que mon mari est reparti deux mois après notre arrivée pour ne revenir que huit mois plus tard, parce qu'il avait encore son emploi au pays. Quoique diplômé en comptabilité d'une université anglaise, il fallait qu'il reprenne certains cours pour pouvoir travailler dans son domaine et c'est ce qu'il a fait. Tout comme moi d'ailleurs, même si je n'ai pas encore terminé.

Une semaine après notre arrivée, j'avais commencé à travailler dans une garderie, mais l'adaptation a été très difficile, dans la mesure où j'avais affaire à des enfants en bas âge. Au bout de quatre mois, j'ai arrêté parce qu'on abusait un peu de ma situation de nouvelle et que je sentais que j'étais perçue comme une ignorante.

C'est alors que j'ai commencé à faire du bénévolat au Centre d'accueil et d'établissement (CAÉ) et à l'Alliance Jeunesse-Famille de l'Alberta Society où j'ai rencontré Brigitte, une agente du CAÉ. Elle m'a beaucoup aidée et est ensuite devenue mon amie et aussi ma voisine. C'est aussi elle qui m'a

facilité l'accès au système dans lequel j'évolue depuis que je suis arrivée, dans l'assistance aux personnes ayant des besoins divers ou présentant des difficultés fonctionnelles.

Aujourd'hui, je suis titulaire d'un certificat de l'Alberta Council of Community Disability Services. Par la suite, je compte faire un diplôme en management dans le même domaine. À présent qu'on a notre maison, que nos enfants se sont mieux adaptés et que mon mari œuvre dans son domaine de compétence, la situation est plus reconfortante. On peut tous dire : « Dieu merci ». En dépit du mal du pays qui nous affecte, nous avons plus confiance en l'avenir. À quiconque veut suivre notre exemple, je lui recommanderais la patience et la persévérance.



Marie Soochit

République de Maurice

Population : 1,3 million

Capitale : Port-Louis

Langue officielle : Anglais

Fête nationale : 12 mars

La République de Maurice est un état membre de l'Organisation internationale de la Francophonie (OIF). Le créole, à base lexicale française et enrichi d'apports provenant d'autres langues, est la langue maternelle de plus de 90 % de la population. Quant à l'anglais, il est utilisé par l'administration et c'est le français qui est le plus utilisé dans le monde des affaires et de l'information.

D'après les estimations de 2003 fournies par le gouvernement à l'OIF, le nombre de francophones est estimé à 15 % de la population et le nombre de francophones partiels à 57,7 %, soit au total 72,7 % de la population ayant une certaine maîtrise du français. Le français est tout de même en progression, mais le créole adopte de plus en plus de mots anglais.



Patrimoine
canadien

Canadian
Heritage

LE FRANCO

